

Jean-Yves Cadoret

PAS ALTERNATIF

(extraits)

Mis en ligne le 27 octobre 2014

neige

neige blanche

(blanche à bannir  
les adverbes de temps)

ronde

spacieuse

combes et forêts agrandies

neige effaceuse des pertes

paume tendre

[...]

Je me souviens d'un ancien cours de géologie structurale, du rose de la couverture sédimentaire delphino-helvétique : Vercors, Chartreuse, Bauges, adossée au rouge vif des massifs cristallins externes : Belledune, Mont-Blanc, Aiguilles Rouges. A l'est, c'était le bleu pennique (ô Grand Paradis, ô Dore Maira !), puis le vert austro-alpin (ô Dent Blanche, ô Sesia Lanzo !). Il y eut même ce TP sur la carte géologique de Chambéry, le synclinal des Déserts, rempli de dépôts glaciaires, entre les synclinaux déjetés du Revard et du Margeriaz, dont la neige grise aujourd'hui les sapins, voile et dévoile le Belledune crémeux, froisse le soleil – signes, longs à déchiffrer, que j'emporte comme une énigme.

## SURISIS

Sur la terrasse du *Fer à cheval*, à Pont Baudin en Peisey-Nancroix.

Je me baigne dans la cascade blanche du soleil, après la longue descente du col des Bauches. A midi, le mur de la Montagne de l'Arc et la Pointe de Friolin roulent dans une brume lumineuse. Au pied, une équipe de fondeurs monte en pas de patineur à travers les pins. Je retrouve avec émotion la paix des stations de ski nordique.

Je ne reconnais pas ces lieux, où je suis pourtant venu il y a une quinzaine d'années, le temps d'un week-end de ski avec le copain B. et une camarade dont les parents avaient la bonne idée de posséder un chalet sur les hauteurs de Peisey. Mais je n'ai pas oublié le mélange de vide et de disponibilité qui m'habitait alors et m'avait fait noter dans mon journal : « La neige et le silence. Sentir son corps, oiseau libre. La dernière heure de ski de fond. Ma vie active commence. »

Je vivais peut-être en effet la fin d'un sursis. Le nom et le silence de Peisey-Nancroix m'y ramènent : lézarde dans cette « vie active » que je presentais, qui ressemble tout à coup à une forteresse sans armée.

SOL DE LA MONTAGNE  
(lecture d'André du Bouchet)

Se risquer dans le jour  
comme dans l'eau  
froide et blanche

comme un couteau déplacé par le souffle -

les montagnes sortent à peine de terre

matinée froide  
éparse

tout s'est refait  
déchiré

d'un autre registre  
sous ces froides tentures.

Au début de la poitrine froide et blanche où ma phrase se place  
dans l'immense feu blanc qui me sert de chambre dans la lumière sauvage -

comme un peu d'air  
dans une main ouverte

montagne

presque rien.

Dans le lointain sans rupture  
qui sans cesse fait irruption moins distant que le sol  
du jour sans que je m'éloigne

je serai lavé de mon visage.

aujourd'hui n'est foulé Rien,  
dans l'air nu je ne subsiste pas

sur cette route qui grandit.

## A LA VRACONNNE

### I

Dans le silence de la mouille de la Vraconne, à l'heure où le soleil d'hiver disparaît derrière le crêt de Haute Joux, le tambourinage d'un pic noir.

Vent et pluie sur la cuvette de neige lépreuse, cerclée d'épicéas sombres au-dessus desquels passe un ciel de tempête, de gauche à droite. Pourquoi soudain, dans l'effort contre le vent, le long corps de nacre de Catherine Jourdan m'est-il apparu, offert au rituel du désir et à l'aveu de la solitude ?

Non pas la métaphore mécanique du pas alternatif, l'avancée furieuse dans la neige liquide, mais la noirceur du signe, le fusain du sexe au centre de gravité de la chair blanche, le corps médium : de l'effort à l'aveu. Cri de corneille dans l'accalmie, rôle d'amour.

### II

*Pour Anna*

Je sors ma longue écharpe rouge et me l'enroule autour du cou, puis m'assois sur mon k-way, dos au soleil, pour le casse-croûte de quatre heures, déplie sur la neige la carte IGN au 1/50 000 et l'oriente avec ma précieuse boussole de randonnée.

En face, au-delà du chaos de la mouille, fidèle dans son immobilité inquiétante, comme un chat hérissé prêt à bondir, le hameau de la Vraconne semble endormi sur un gros cétaqué blanchâtre. Très haut au-dessus, dans le contre du grand théâtre blanc, les trois sommets du Chasseron : le Cochet, les Avattes et, à gauche, derrière le portant de coulisses de la ferme des Bourquins, dont on devine, entre les branches du premier plan, la large façade ocre au pied d'une colline de sapins sombres, la forteresse cyclopéenne du Chasseron lui-même, qui semble moins haut parce qu'en retrait, mais dont on éprouve immédiatement la puissance régaliennne, à l'abri du rempart inexpugnable des bien nommées Roches Blanches.

Pas un skieur, pas un bruit, sauf la poussière de neige d'un sapin qu'un souffle d'air froisse et, par deux fois, le cri lointain d'un pic, qui pour moi seul abolit le temps.

Vingt minutes plus tard, je reprends la trace, retraverse la frontière au niveau des Placettes et rentre au Montagnon dans la lumière déclinante, en enfilant un komboloï de noms magiques : la rouge des Prises jusqu'aux Granges Berrard, puis un bout de la verte de la Girarde avant de couper le dos rond des Abattis vers la GTJ, le large boulevard orange qui plonge des Granges Bailly vers le lourd clocher à tuiles vernissées de l'église des Fourgs.

J'ai dans la tête des odeurs d'étable et de vin chaud.

### III

*Pour Anna*

Nous avons quitté le groupe en coupant à travers la combe tavelée de taupinières pour rejoindre la piste rouge des Prises à la lisière du bois des Placettes. Un peu plus loin, le chemin forestier débouchait sur une étroite route bitumée, que nous prîmes à gauche vers les Fourgs, entre des taillis de noisetiers (et peut-être aussi de sorbiers et d'alisiers, ces essences parfumées que l'on préfère ici aux résineux pour fumer la viande de porc), tâchant d'éviter les grandes plaques de neige glacée qui transformaient un peu la randonnée du jeudi après-midi en expédition polaire.

Le temps avait vraiment fraîchi pendant le repas au chalet. Une bise froide cisailait l'air et le brouillard commençait à raccourcir les distances et le jour.

A la première épingle de la route à droite, conformément aux indications de notre hôte, nous plongeâmes à l'opposé dans la forêt d'épicéas, vers l'est et la Suisse. Le sentier des Bornes, à peine visible dans le sous-bois encore chiffonné par les tempêtes de janvier, nous amena, cent mètres plus bas, au rebord de ce que la carte indiquait comme devant être la mouille de la Vraconne, mais que nous n'avons pas reconnue sans la neige – ou bien avons-nous quitté trop tôt la route et n'étions-nous parvenus qu'au niveau de la combe des Bourquins ?

La tourmente et la nuit menaçaient à présent. L'horizon s'arrêtait au hameau et aux fermes sans lumières ni fumées qui bordaient le théâtre de collines nues qui s'ouvrait à nos pieds, assez vaste encore, au point de s'effacer, pour nous perdre.

A vingt mètres sur notre droite surgirent alors de la forêt quatre chamois, qui plongèrent en diagonale vers le noir d'en face, où ils disparurent en silence le temps de les compter.

Invisible, hors d'atteinte comme un Tibet inverse, la Vraconne avait pourtant trouvé le moyen de nous faire signe. Nous sûmes sans nous l'avouer que nous étions sauvés.

*[La beauté] me saisit quand je surprends les bêtes sauvages – biches, cerfs, chamois ici même, qui traversent avec un tel incognito les pentes, s'effacent toujours [...]. Qu'est-ce qu'elles emportent ? Un autre monde et la beauté introuvable dont elles nous ont laissé l'impression par cette allure où s'est profilée la peur [...]. Ecrire, c'est retrouver l'imprimatur des bêtes sauvages.*

Petites résurrections de Maurice Chappaz,  
Carnets de JLK, 14 janvier 2014

[...]

Au début, c'est un peu dur, la mécanique tousse. Mais le corps retrouve assez vite ses réflexes, le pas s'accorde au souffle, et je renoue bientôt, sur les portions de plat, avec la foulée économique et aérienne qui m'allège du poids de la vieillesse. C'est un peu comme des retrouvailles entre deux anciens amants.

Une deuxième bleue de rêve. La neige tombe dru. Pratiquement personne. Rien que le bruit feutré (ou plutôt : coulissant, comme l'eau sur la coque) des skis qui tassent la neige fraîche.

Faire corps, aimer.

\*

Il a neigé toute la nuit. Les grands sapins sont blancs comme sur les cartes de Noël. Grâce au fart toutes neiges que j'ai acheté ce matin, les skis n'accrochent plus (au moins au début !). Personne sur la piste. Je suis sur un traîneau, dans la Dalécarlie de *Gösta Berling*. Sous la couverture, la belle Anna Stjärnhök me sourit, les yeux brillants. Ce soir, devant un feu de bois pétillant de résine, nous ferons l'amour sur des fourrures profondes.

\*

Là où la rouge de la Plate rejoint la bleue qui mène aux Crolles, une vieille Chinoise hilare me regarde monter vers elle :

« Bonzour, Missieu, très zoli ! »

Oui, dis-je, pensant qu'elle parle des arbres givrés dans la pâle lueur de midi.

« Il n'y a plus beaucoup des gens encore habillés comme vous. Très zoli, bravo, c'est ça le vrai ski de fond ! »

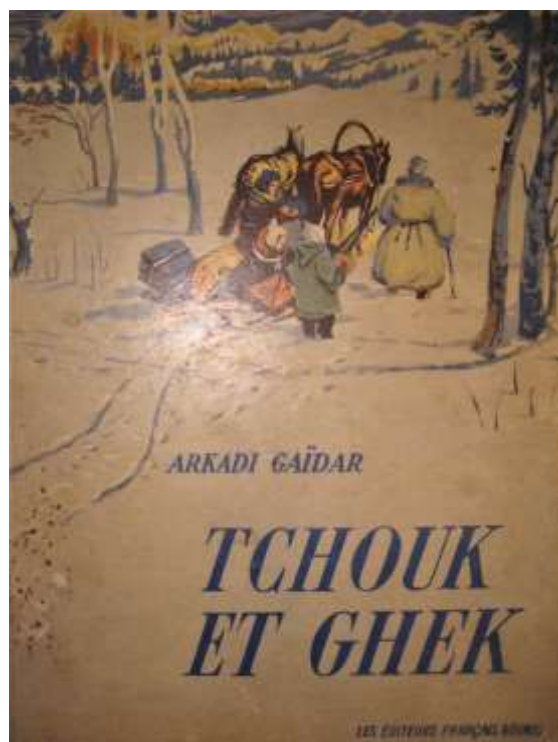
Suis-je à ce point un survivant ?

[...]



[...]

Comme chaque année, la neige retrouvée aux bien nommés Déserts, la neige qui épure et agrandit – au travail du blanc s'ajoutant celui de la mémoire : la neige dans l'enfance était toujours synonyme d'immensité, grande plaine « blanche, immobile et sans voix » de la récitation de Maupassant ou course sans fin de Tchouk et Ghek dans la nuit ouralienne vers un introuvable campement de géologues...



\*

Départ un peu avant dix heures. Gelée blanche dans les arbres que le soleil n'a pas encore atteints. Lointains qui fument. Plaisir de se sentir seul sur la piste – on voudrait seulement que les skis dans les traces grattent moins, pour se fondre dans le silence.

A force, on finit par savoir y faire. Première règle : ne jamais s'arrêter, sauf pour une vraie pause, reprendre son souffle tout en continuant à glisser, afin que le corps finisse par trouver son rythme. Ignorer ensuite ceux qui vous doublent ou vous regardent passer (leçon d'humilité !). Et garder la tête levée vers le paysage, qui anticipe la piste. Pas alternatif : recherche de la *voie*.

(Difficile tout de même de ne pas être traversé par un éclair de désir lorsqu'une jeune skateuse aérienne vous double, les fesses et les cuisses moulées dans une combinaison chatoyante.)

\*

[...]

Autres rencontres. A la Plate, une affiche d'avant-guerre qui vante les joies du ski à Chamonix, fortement inspirée d'une célèbre photo d'Emile Allais, le triple champion du monde de 1937, inventeur de la « ruade » (préfiguration du christiana léger de James Couttet), premier porteur de « pantalon-sauteur » en compétition et, le monde est petit, créateur de la station argentine de Bariloche.



Bien qu'enfant de Mégève, il avait fait construire une grande maison à Haslach, sur les hauteurs de Munster, face au Hohneck et au Petit Ballon, qui avait été rachetée par Alfred Kern : « C'est là qu'Alfred Kern et sa femme Halina recevaient leurs amis : Marcel Arland, André Dhôtel, Henri Thomas, Pierre Klossowski..., les uns après les autres disparus. La décoration des lieux était si malicieuse et colorée, si chaleureuse leur hospitalité qu'à longueur d'année le visiteur se serait cru à Noël. C'est là que, la porte toujours ouverte, la bouteille de gewurztraminer toujours prête, nous les retrouvions, comme dans un havre d'intemporalité. » (Gérard Pfister).

Je lis en ce moment son recueil posthume, *Le carnet blanc*, où alternent proses denses et fins poèmes énumératifs, jetés en pâture à la mort pour tenter de la tenir à distance, sans illusions :

*tu survoles la lumière  
comme le chant lointain  
de l'horizon  
la douce ligne des crêtes  
le relevé d'une ombre  
le voluptueux pastel des Vosges  
le pays le paysage  
de ta mort*

\*

Une image pour se souvenir de la leçon d'ici, que je ne sais pas formuler, mais qui est certaine. D'une des granges du creux des Tavaillons, sous le col de la Cochette, face au soleil de midi. Un dôme de neige immaculée découpe le ciel, d'un bleu intense. Au sommet, un arbre en demi-cercle, sans feuille, mais qu'on sent vivant, vibrant de sève contenue dans la lumière.

## REPERES

L'IVRESSE VASALOPPET	mars 1974
<i>Neige</i> <i>Après Dole...</i>	janvier 1982
LA FECLAZ, mars 1984 TOMBEAU DE GUERMAN MOURMANSK <i>Ce pays est habité</i>	
SURIS	février 1989
SOL DE LA MONTAGNE (André du Bouchet)	février 1993
LES FOURGS <i>On a retrouvé dans la tourbière</i>	février 1997
A LA VRACONNE <i>Dans le silence de la mouille</i>	février 1997
<i>Je sors ma longue écharpe rouge</i>	février 1999
<i>Nous avons quitté le groupe</i>	février 2002
SORTIR DANS L'ESPACE	février 2004
LA FECLAZ, février 2005 <i>Je lis dans le train</i> <i>Au début, c'est un peu dur</i> <i>Il a neigé toute la nuit</i> <i>Chambre 221</i> <i>Là où la rouge de la Plate</i> <i>A qui n'est pas habitué la neige</i> <i>Là-haut à droite veille le Revard</i> <i>En 1971 déjà</i> <i>Dernier jour décalé</i>	
LA FECLAZ, février 2008 <i>Au matin, le corail Luneva 4450</i> <i>Départ un peu avant dix heures</i> <i>Au refuge de la Plate</i> <i>Fils de géographes</i> <i>Lu dans Le Dauphiné qu'Adrienne Monnier</i> <i>Autres rencontres (Emile Allais, Alfred Kern)</i> <i>Une image pour se souvenir</i>	